



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume VI.

Montréal, (Bas-Canada) Mars 1862.

No. 3

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE : Notes d'un voyage d'hiver de Montréal à Québec, par M. A. de Pabst, (suite et fin).—SCIENCES : Compte-rendu du Cours d'histoire du Canada de M. Dabbé Ferland à l'Université-Laval. [suite].—ÉDUCATION : Conseils aux instituteurs ; XVIII. Moyens de rigueur. XIX. Donner des soins égaux à tous les élèves. [Barrau]. Exercices pour les élèves des écoles : Dictée homonymique. Solutions des problèmes d'arithmétique et de géométrie de la dernière livraison ; problèmes d'arithmétique et de géométrie.—AVIS OFFICIELS : Divisions, érection et annexions de Municipalités scolaires.—Nominations : Examinateurs, Commissaires et syndics d'école.—Diplômes accordés par les Bureaux d'Examinateurs.—Instituteur disponible.—PARTIE ÉPIGRAMMATIQUE : Le Brevet d'Instituteur.—Petite vérole et vaccine.—Conférence des Instituteurs à l'école Normale Laval.—Extraits des Rapports des Inspecteurs pour les années 1859 et 1860. [suite].—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Lettres.—Bulletin des Sciences.—DOCUMENTS OFFICIELS : Règlement pour définir la juridiction des anciens Bureaux d'Examinateurs et pour en établir de nouveaux.—Règlement pour l'examen des candidats au brevet ou diplôme d'instituteur dans le Bas-Canada.

LITTÉRATURE.

Notes d'un voyage d'hiver de Montréal à Québec.

(Suite et fin.)

Parvenus une fois encore sur le plateau des caps, nous avons traversé une grande et belle sucrerie. Les hautes futaies laissent des clairières où la neige s'amoncele et où elle produit des effets bizarres. Des arbres coupés par la hache ou brisés par le vent peuplent cette froide solitude de fantômes silencieux enveloppés dans leurs linéaux. Je remarquai un érable couché horizontalement sur un groupe de cèdres verts ; la neige y avait trouvé un point d'appui et, couvrant du haut en bas une ligne inclinée, elle avait formé un pont aérien. Il est impossible de traverser sans recueillir une forêt remplie de ces décorations sépulcrales ou plutôt toute pleine de spectres debout ou agonisés sur leurs sépultures entrouvertes : ce n'est pas l'hiver, c'est la mort que l'on croit voir de tous côtés.

La rivière Jacques-Cartier ne nous était pas inconnue, nous l'avions passée en allant au lac Saint-Joseph, et nous n'avions oublié ni la rapidité de son cours, ni l'escarpement de ses bords, ni la végétation luxuriante qui l'environne. Plusieurs pêcheries de saumons y étaient en grand renom autrefois ; on les a laissées tomber, je ne sais pourquoi. Son embouchure dans le Saint-Laurent a cela de remarquable que la rive droite se relève en talus ou parapet et forme une redoute naturelle. Voilà pourquoi, après la fatale bataille livrée le 13 septembre 1759 sur les plaines d'Abraham, le chevalier de Lévis y rallia l'armée et s'y retrancha ; c'est à l'ombre de cette forêt vénérable qu'il médita la glorieuse revanche prise le 28 avril 1760, attaque hardie, retour héroïque, dernier adieu des Français à la victoire dans ce Canada qu'ils avaient découvert, conquis et colonisé. Ici, sur cette rampe où nous glissons maintenant se tenaient les vedettes ; à droite et à gauche, dans les bois, étaient les tentes du camp ; des sentinelles avancées veillaient sur toutes les pointes des rochers qui avançaient sur le Saint-Laurent ou

le Jacques-Cartier. A chaque heure on entendait courir ce cri sur les deux rivages : Sentinelle, garde à vous ! et le qui-vive des patrouilles retentissait d'échos en échos. Languedoc, Béarn, Guienne, tous ces braves enfants de notre Midi, riaient, chantaient autour des feux de bivouac les pieds enfoncés dans la neige, mangeant leur morceau de cheval fumé, buvant leur cidre aigri, déchirant à belles dents les vertus de l'intendant Bigot et du munitionnaire Cadet. Que de jeux de mots sur la friponne, cette honnête maison de recel où les agents faisaient entrer chaque jour par un souterrain tout ce qu'ils dérobaient dans les magasins royaux pour le revendre le lendemain au roi. Oh ! si les échos de ce bois pouvaient redire tout ce qu'ils ont entendu ! Mais non ; pas un mot, pas un son, rien, rien. Partout le silence de la mort. De ces intrépides bataillons, de ces dignes aïeux des martyrs de la Bérézina, que reste-t-il ? Le peu que l'histoire a conservé lorsque l'histoire a été reconnaissante et juste. La bataille du 28 avril 1760, qui fut si brillante pour nos armes, aurait été décisive, c'est-à-dire qu'elle nous aurait rendu avec la citadelle de Québec la possession de tout le Canada, sans un incident qui divulga notre marche à l'ennemi. C'était à l'époque de la débâcle du Saint-Laurent ; un chaland rempli d'artilleurs heurta si rudement un glaçon flottant qu'un canonier tomba dessus et fut emporté dans le cours du fleuve ; bientôt le froid le saisit et il perdit connaissance. C'est dans cet état qu'il passait devant Québec lorsqu'il fut aperçu et on envoya un bateau à sa rencontre. Rapporté dans la ville, il dut aux soins qui lui furent donnés de reprendre ses sens ; se croyant entouré de Français, il révéla la marche de l'armée et mourut aussitôt. Le général Murray averti évita une surprise, il marcha le lendemain au-devant de l'ennemi ; mais il fut battu et n'eut que le temps de se rejeter dans la place, qui faillit être prise. On cite une maison près d'un moulin que nos grenadiers forcèrent à la baïonnette et d'où les Highlanders furent délogés plusieurs fois. De part et d'autre on y fit des prodiges de valeur, mais il fallut attaquer la ville de Québec avec des moyens de siège insuffisants, et dès lors il devint certain qu'elle serait au premier qui recevrait du secours par mer. Tous les yeux étaient fixés sur le Saint-Laurent ; par malheur, la première flotte qui arriva fut une flotte anglaise ; elle délivra la garnison bloquée et menaça les défilés de l'armée française, qu'elle obligea à lever le siège et finalement à battre en retraite. Avançons, avançons ; le passé a déposé, ici trop de souvenirs de deuil.

Vers quatre heures, nous atteignons le relais des *Écureux* ; les chemins les plus pittoresques étant les plus accidentés sont nécessairement les plus difficiles et par suite les plus longs à parcourir. Ce raisonnement est d'une naïveté telle que je crois l'avoir volé aux chevaux qui viennent de nous mener ; les malheureux ! ils ont bien gagné l'avoine qu'ils n'auront peut-être pas. La poste suivante est moins rude, dit-on, mais elle a plus de six lieues ; on relâche à la grande Lorette ; n'importe, nous sommes déterminés à pousser en avant. La température est douce, et le froid peut reprendre demain avec une intensité qui nous arrête. Pour accélérer le changement des chevaux, nous ne quittons pas même notre